

...cet esclavage qui, paraît-il, est le plus vieux métier du monde.

La qualité du repassage des chemises de Robert n'a pas échappé à Nelly. Elle constate même une certaine recherche vestimentaire chez son livreur préféré. Mais elle n'est pas la seule à faire cette constatation, la charbonnière évidemment, Louise la sœur de Denis et surtout Gaby la fille de Fleurette. Tout cela fait beaucoup pour un garçon comme lui, surtout que cette envie de changement n'a aucune arrière pensée précise dans son esprit. Tout au plus il en ressent le besoin, comme pour chacun de nous à un moment de notre adolescence. C'est la nécessité de se personnaliser par un signe, le vêtement.

Fleurette est une prostituée qui ne s'en laisse pas conter ! Elle a la quarantaine, un physique agréable qui ne porte pas les marques du temps comme ses semblables du trottoir. Précisément parce qu'elle ne le fait pas ! Elle professe à domicile, sur rendez-vous. Un teint de pêche qui invite à la caresse, au baiser chaste. Lorsqu'on la croise, son parfum ne laisse pas indifférent. Sa fenêtre se trouve juste en face de celle de Robert, un peu en contrebas. L'été, lorsqu'en culotte et soutien-gorge elle repasse son linge, il a souvent apprécié ses formes. Abrité derrière ses persiennes croisées, il retient son souffle de peur que le tableau ne disparaisse. Dans ces moments, les bruits de la rue ne l'atteignent plus, il imagine. Il se fait un film qu'il re visionne, le soir, sous les draps.

Un marchand de cochons, aisé du portefeuille, a proposé plusieurs fois à Fleurette de la 'retirer' de son business pour l'emmener dans ses terres. Mais elle ne se voyait pas en Ariège, même patronne fermière, enfermée dans les montagnes. Sans être une bégueule, elle donne l'impression d'une prostituée qui ne mange pas de ce pain là. Elle est douce, au regard maternel. Dans une famille traditionnelle, elle ne ferait pas tache ! Robert la niche dans sa galerie des fleurons du quartier, à la page affection. Il ne peut se faire à l'idée qu'elle se prostitue. Jamais il ne voit un client monter chez elle. Jamais elle n'a racolé sur le trottoir. Elle n'est pas habillée à la façon des autres. Son maquillage est toujours soigné, pas de lèvres exagérément badigeonnées. Elle n'a pas les attitudes ni le profil de certaines de ses

consœurs qui font ce qu'elles peuvent. Ces malheureuses sont souvent étourdies, inconséquentes, fragiles et ceux qui se prétendent des hommes n'ont pas de difficulté à les soumettre dans cet esclavage qui, paraît-il, est le plus vieux métier du monde.

Fleurette fait bande à part ! En elle tout est discrétion. Robert conçoit difficilement que l'on puisse acheter ses faveurs. Elle est solide, réfléchie. Il ne peut considérer son homme comme un barbeau. Elle ne peut pas être une soumise ! Elle a du caractère. Elle est belle !

A l'Épicerie Fine qui fait l'angle, Denis ne manque pas d'échafauder des rêves.

- Dis, Robert, tu as vu Fleurette ce matin ?

- Oui, un peu, lorsqu'elle a ouvert ses volets.

- Toi, tu es un veinard. Tu dois te rincer l'œil.

- Tu sais, Denis, il ne faut rien exagérer.

- Mon salaud ! Tu dois t'en faire des branlettes sur son compte.

- J'aimerais bien passer une nuit avec elle. Elle est belle !

- Tu l'as vue ? Comment ?

- Lorsqu'elle laisse ses vitres ouvertes, je la vois aller et venir. Souvent elle est en culotte et sous tif.

- Ce matin, à l'épicerie, je la regardais. Elle a un cul pas possible ! Je l'ai presque frôlé près du panier de salades. Elle n'a pas bougé, mon vieux, je dois avoir un ticket !

- Ne rêve pas Denis, Fleurette a l'air comme ça, mais elle fait ce qu'elle veut. Ce n'est pas une michtonneuse (11), elle choisit. Je parie qu'elle a souri lorsque tu t'es approché !

- Oui ! Sur le moment j'ai cru que j'allais envoyer la main. Elle me disait oui, tu ne crois pas ?

- Et tu t'en serais pris une. Mais que tu es con ! Moi aussi elle m'a souri, mais c'est tout. Ne rêve pas ! Elle est comme ça Fleurette, gentille, douce. Tu n'as pas remarqué qu'on l'entend à peine lorsqu'elle parle ? On dirait qu'elle va te faire une confidence.

- Pour les confidences, je suis partant ! En tout cas, je me la ferais bien ! Et lorsqu'elle a un client ? Tu vois le lit de chez toi ?

- Oh ! Arrête, Fleurette ce n'est pas le ciné.

- Un jour, quand elle aura les fenêtres ouvertes, tu m'appelleras ?

- Oui, c'est ça, je distribuerai des faire-part !

A ce que l'on murmure dans le quartier, l'homme de Fleurette est interdit de séjour, ce qui laisse à celle-ci une totale liberté. D'ailleurs, aucun proxénète du quartier ne s'avise de la maquer (12). C'est un signe !

(11) Michtonneuse : femme qui ne se prostitue pas vraiment.

(12)maquer : De mac , maquereau, souteneur. Se maquer, se mettre en ménage. Ici, maquer une femme signifie la dominer, lui imposer ce qu'elle doit faire. Maquereau, employé au figuré pour le proxénète dans le sens d'une légende où le maquereau est l'entremetteur du hareng. D'où maquerelle pour désigner une tenancière de maison close. D'où maquereauter : prostituer quelqu'un.

Par contre, depuis quelque temps, on la voit souvent en compagnie d'un jeune élégant, Bastien, au pardessus sur mesure et chevalière en or. Il a dix-huit ans et vient de débarquer dans le quartier sans que l'on sache d'où il vient. Plein d'assurance, imbu de sa personne, il est en apprentissage du métier. Il semble que Fleurette éprouve un choc amoureux. Elle ne va pas fabriquer son proxénète, elle en a déjà un. Ça risque de chauffer si l'exilé l'apprend ! Mais il n'y a rien à dire, sinon constater. Ce sont ses oignons !

Robert aimerait bien approcher Gaby, la fille de Fleurette. C'est une brunette à peine plus âgée que lui. Par intermittence, elle fréquente une école privée de la rue du Camas, de l'autre côté de la Plaine. Pour Robert elle est entourée de mystère. Il y a un monde entre l'activité de sa mère et sa personnalité.

- Dis ! Quand est-ce que tu te l'envoies la Gaby ?

- Oh, Denis, laisse ! Elle est belle, mais il ne faut pas la confondre avec sa mère. Quoique Fleurette soit respectable !

- Avec les filles, il ne faut pas attendre.

- Je ne sais pas, j'aimerais bien, mais elle n'est jamais là.

- Bien sûr ! Tu crois qu'elle va t'attendre derrière sa fenêtre ? Ce que tu peux être con ! Il faut y aller mon vieux !

- Tu m'embêtes !

Le jeune Bastien fait ses classes, mais comme tous les jeunes, même chez les voyous, il pense que le monde est né avec lui et que tout l'attend pour exister. Chez Baptistin, un petit bar de la rue Curisol, se trouve le quartier général de ces messieurs.

La matinée commence à peine, tout est calme. Derrière le comptoir au zinc nickel, parfumée, maquillée à outrance, la poitrine largement

proposée, les hanches bien moulées dans une robe noire prometteuse, Mimi la serveuse attend, silencieuse. Il lui arrive de faire quelques gâches, mais ce n'est pas encore une professionnelle. C'est le patron qui fait office de mari. Souvent, des filles comme elle sont de passage. Elles partent soudainement comme elles sont venues. Elles sont des compagnes de la nuit, sans identité. Des ombres de la rue comme dit Piaf. C'est une sorte de transit clandestin connu de tous mais où personne ne fourre son nez, même pas les mœurs.

A l'écart des regards extérieurs, une table est occupée par les seigneurs du quartier. Ils tapent le carton devant un verre à longueur de journée. Leur activité c'est la nuit. Il y a toujours une hiérarchie, donc un respect, dans le monde des voyous. Ils sont là, les anciens, les maîtres à penser à l'échelon du secteur. Plus haut, il y a les notables que l'on ne voit qu'en périodes chaudes, lorsqu'il faut mettre de l'ordre dans la profession. Enfin, mais très haut chez ces marginaux, il y a le parrain. C'est celui aux initiales brodées sur les manchettes des chemises de soie de Clairette. Lui, a droit de veto sur toutes les histoires et toutes les femmes. D'ailleurs, il n'est pas rare que l'une d'elles se vante de s'être donnée à ce truand. Elle se valorise par rapport à ses consœurs puisqu'elle a été choisie. Quel honneur !

Bastien entre dans le bar en faisant claquer la porte derrière lui. Ceux de la table ne bronchent pas. La fille du comptoir rectifie la position en s'avançant vers lui. Il ne la regarde même pas.

- Hé les hommes ! Je suis passé à la blanchisserie. Qu'est-ce qu'elles boulonnent dans ce trou ! J'ai l'impression qu'il y a du fric à se faire. J'ai envie de les taxer !

Sans se retourner, lentement, sans remuer même une oreille, le plus ancien des joueurs plonge une main dans sa veste. Il dépose son colt 11,43 à côté de lui.

- Petit ! Si tu vas agacer Clairette, tu parleras avec lui.

Bastien n'a pas accepté l'avertissement. Il est allé agacer la blanchisseuse. Alors un soir sans lune, il a fait une promenade accompagnée, dans les environs. Après qu'on lui ait fait résonner le jouet de l'ancien dans les cervelles, on lui a fait mesurer la hauteur de la falaise de 'Canaille' qui domine Cassis. Il ne se doutait pas que c'était la plus haute de France.

Il n'était pas du pays. Un voyage sans témoin !

Ignorant tout de cet épisode, Fleurette s'inquiète de l'absence de Bastien. Mais dans ce monde clos, les nouvelles vont vite, rasant les murs, effleurent les oreilles, pénètrent les consciences, sans que personne n'ait dit vraiment quelque chose. Les filles sont solidaires et bien que Fleurette fonctionne un peu à part, une bonne âme lui a annoncé la nouvelle. Pensant être intouchable, elle fait irruption dans le bar Baptistin.

- Dis, Amédée ! Mets-moi au parfum pour Bastien !

- C'est pas tes oignons !

- Comment ça pas mes oignons ? Tu te prends pour qui ?

- Fleurette, ne me cherche pas ! Rentre chez toi, je vais venir t'expliquer.

De sa chambre, Robert entend des éclats de voix. Il se penche. Les fenêtres de Fleurette sont en face, entrouvertes. De son poste habituel, il est aux premières loges. Amédée développe à sa façon les explications promises. Pour entamer la discussion, une gifle magistrale la fait chanceler. Puis d'un coup de poing en plein ventre, il la plie en deux. Elle s'affaisse. Il la relève par les cheveux et lui administre un violent coup de tête en pleine face. Elle gémit. La prenant par un bras, il la fait tourner puis la lâche brusquement. Elle encastre ses reins contre un montant du lit. Il la tire par les jambes. Au sol, il la bourre de coups de poings au petit bonheur. Elle reste immobile, recroquevillée. Il arrache sa chemisette, sa jupe. Elle se protège comme elle peut. A coups de pieds sur tout le corps il la force à nouveau vers le lit. Elle n'esquisse pas un geste de défense. Elle gémit plus fort. Il n'a cure de ce que les voisins entendent. Qui plus est, il préfère que l'on sache sa mission de redresseur de torts. C'est un homme ! A moitié nue sur le lit, elle gémit toujours. Il s'empare d'une fourchette et lui laboure les cuisses tel un maniaque. Il souffle un peu, allume une cigarette pour l'écraser sur les traces à vif de la fourchette. Un hurlement perce la chambre pour se perdre au dehors. Un comparse, que Robert ne pouvait voir, apparaît.

- C'est bon, Amédée, je crois qu'elle a compris !

- Je l'espère pour elle. Depuis que ce freluquet la maquait, j'avais honte pour son homme.

- On a fait ce qu'il fallait, maintenant il ne faut pas casser le matériel !

- Tu as raison ! Je file. Prends-lui le cul, ça lui fera un souvenir.

Robert quitte son poste d'observation et va vomir.

CIQ Arenc-Villette

Lorsqu'on sait, il y a des jours où ça ne suffit pas !

Pendant plusieurs jours Fleurette ne s'est pas montrée. Gaby passe commande à l'épicerie et Robert doit faire la livraison. Personne n'a fait une quelconque allusion à ce qui s'est passé.

Il aurait souhaité entendre l'avis de Pedro l'épicier ou de n'importe qui d'ailleurs. Ce silence est insoutenable. Il faut qu'il en parle à quelqu'un, mais à qui ? Certainement pas à ceux de la bande, ils en ont fait des gorges chaudes l'autre soir dans la cour. Ils sont trop cons !

- Tu as vu ? Fleurette a dérouillé l'autre soir.
- Et toi, Minot, pour une fois tu n'étais pas aux premières loges ?
- J'ai manqué ça mais le charbonnier nous a raconté. Elle gueulait. Tout le quartier l'a entendue. Qu'est-ce qu'il lui a mis !
- Et alors ? Tu trouves ça marrant ?
- C'est un tapin, elle en a pris plein la gueule. A ce qui paraît, Arthur se l'est payée après.
- Tu t'y vois, hein ? Petit con ! Et si c'était ta sœur ?
- Ma sœur ? D'abord j'en ai pas, et puis, elle tapinerait pas.
- Evidemment ! Ta sœur, ce serait impossible. Mais Fleurette, on peut y aller. C'est tout de même un être humain, pas une viande !
- Robert, tu me gonfles ! Elle n'avait qu'à fermer sa gueule. Et puis elle est fière. Elle n'a pas voulu prendre Momon l'année dernière, ça lui va bien !
- Alors ! Parce qu'elle ne prend pas n'importe qui, il faut la crever ? Comme je te connais, tu lui aurais volontiers volé dans les plumes !
- C'est une pute, elle n'a pas à refuser puisqu'on lui file les ronds. C'est pas moi qui l'ai mise au tapin ! Demande à Henri et Antoine, nous, on lui aurait fait d'autres misères si Amédée nous l'avait demandé ...
- A trois ? Vous êtes des dégueulasses ! Vous vous régalez de l'envers du décor.
- Quel décor ? De quoi tu parles ?
- Mais bon sang ! Le décor, c'est celui de notre quartier, de notre vie. Nous y sommes tous dans cette mélasse, jusqu'au cou. Ceux des

autres quartiers viennent pour s'amuser, en passant, mais nous, nous connaissons tout le reste. Comment ça se vit, comme c'est moche ! En acceptant cette ambiance de bas fonds, nous la cautionnons. Vous raisonnez comme si vous ne saviez pas ce qui se passe dans les chambres d'hôtels. Vous ne savez pas que Lola est à l'hôpital parce qu'un connard de client l'a démolie ? Vous ne savez pas que Paulette et sa sœur font des passes avec tous les vieux dont les autres ne veulent pas ? Vous n'avez pas entendu parler de la petite Monette ? Elle ne fait que commencer, mais pendant que sa mère fait la rue Thubaneau, tout son immeuble lui est passé dessus. Et Dolorès qui s'est fait dérouiller l'autre nuit parce qu'elle ne voulait pas partouzer avec les deux noirs de Tabarin ? Ils l'ont laissée à moitié crevée sur le trottoir ! On pourrait en faire un livre. Puisque vos petites tronches n'ont pas enregistré, vous ne voulez pas que je vous l'écrive ? Non ? Vous avez des peaux de saucisson devant les yeux ma parole ! Et lorsqu'en plus il y a du pancrace, alors vous venez en spectateurs comme pour les jeux du cirque. Vous sentez la merde comme des charognards. Vous êtes vraiment trop cons !

Il les plante là.

En temps ordinaire, Momon serait venu au secours de son frère d'autant qu'il était impliqué dans le refus de Fleurette. Un an déjà la rancune est tenace lorsque l'amour propre est en jeu. Mais aucun d'eux n'a osé soutenir une quelconque thèse devant Robert. Il sort rarement de ses gonds comme cela. Ils ont fait silence comme aux assises, pendant les plaidoiries. Tous se doutent que chez lui, certaines nuits ne doivent pas être drôles. Ils ne peuvent pas avoir le même avis. Ils se sont laissés aller comme des bazarettes vulgaires qui cachent leur venin sous des propos dignes d'un censeur. Ils sont l'image de la majorité silencieuse, mais ils savent qu'il a raison.

Même qu'aujourd'hui, c'est lui le véritable patron de la bande.

Denis peut-être, pourrait offrir à Robert un réconfort. Depuis toujours c'est un ami sûr. Il n'est pas comme les autres. Sa famille est solide, cohérente. Un père, une mère, exerçant une activité professionnelle valorisante. Commerçants ! Ils ont pignon sur rue ! Certes, Denis est un peu coureur sur les bords, futile parfois, mais il vit dans un climat où tout semble tracé, sécurisant et cela lui donne une sérénité que les autres n'ont pas.

- Robert ! C'est un gros morceau qui nous dépasse. Nous sommes un peu jeunes pour intervenir. Les femmes et leurs mecs, tout ça, ce n'est pas notre domaine. Ce sont des adultes et on nous a appris à la fermer. Chez moi tout est bien établi et ce genre de problèmes est hors de question. Mes parents sont commerçants et se veulent en dehors des détails de la vie de chacun. Ils ont opté pour une position neutre. Business oblige !

- Je comprends, mais tu ne crois pas qu'il faudrait faire quelque chose ?

- Ecoute ! Fleurette est belle, gentille, et tu me parais amoureux.

- Mais pas du tout ! C'est une question de dignité.

- Comme tu voudras ! Mais tu es un tendre et j'ai de la peine pour toi. Il faut rester en dehors de tout ça. Ce n'est pas nos oignons. Tu veux refaire le monde sans arme. Bien sûr, tous les deux nous ne vivons pas de la même façon. Toi, tu es confronté à autre chose. Tu es sensibilisé et écorché. Souvent, tu dois me prendre pour un jouisseur au sujet des filles ou des femmes. N'en crois rien, c'est pour me faire valoir : comme certains je fais le beau. Au fond, je suis d'accord avec toi mais je n'ai pas ton calibre. Avec tes airs de ne pas y toucher, tu es fort tu sais ! Je t'observe et souvent tu m'étonnes. Je ne me sens pas assez costaud pour déclarer la guerre à tout ça mais tu peux compter sur moi. Si tu as besoin d'aide, je suis là ! Je ne sais pas comment, mais je suis là !

Ce n'est pas ce que Robert espérait, mais tout de même l'appui éventuel de son collègue lui met du baume au cœur. Jusqu'à ce jour, jamais Denis n'a été aussi sérieux. Au fond, sa logique se défend. S'il participait à une quelconque action au sujet d'Amédée et des autres, il engagerait sa famille et surtout le magasin. Lorsqu'on possède quelque chose, il est toujours difficile de le remettre en jeu. Robert, lui, n'a rien à perdre, mais il est seul.

Il se souvient de la phrase compliquée de l'épicier arménien au sujet de la prostitution.

“ L'argent que donne le client à la prostituée, c'est le paiement d'un service rendu, mais c'est surtout l'indemnisation due à l'absence de l'amour ”.

Sans doute saura-t-il raisonner, mais comment aborder le sujet ?

- Alors Robert, ça va comme tu veux ?

- Oui et non, monsieur Altounian.

- C'est vrai, tu as l'air bizarre ce matin, le lycée ne marche pas ?

- Non, mais l'autre jour, de chez moi, j'ai entendu ce qui se passait chez Fleurette.

- Ah, toi aussi ! Pas joli joli tout ça, mais c'est ainsi. Tout individu fait des choix dans la vie. Nous en sommes tous là. Chacun voit midi à sa porte, comme on dit.

- Vous trouvez que c'est honnête ?

- Tu sais ! Quoiqu'on en dise, chez les proxénètes il y a une certaine honnêteté. Ils sont réglés dans leur genre ! Ils jouent les hommes d'après un code simple, parce qu'il ne faut pas trop leur en demander. Ils fourrent tout dans une sorte d'honneur. Ne crois pas ! Ce n'est pas drôle tous les jours pour eux. Ils ont l'air comme ça, mais il faut avoir une certaine trempe pour être proxo. Déjouer les lois de la société, vivre dans la quasi-clandestinité, organiser des cambriolages, cacher des revenus illicites, protéger un commerce interdit. Et puis, tu sais, dans cette branche, il n'y a pas beaucoup de retraités !

- Je ne vois pas où est l'honneur lorsqu'on profite de sa force sur quelqu'un sans défense. Ils étaient deux pour la démolir. Leur honneur, ils doivent le trouver dans des pochettes surprises !

- Evidemment, ils s'imposent à leur façon. Mais tu sais, les femmes sont souvent des proies faciles, surtout celles-là. Et puis il y a les circonstances. Tiens ! La petite Simone, celle qui habite près du charbonnier, elle se défend.

- Comment ça, elle se défend ?

- Oui, elle a des fins de mois difficiles, alors, lorsqu'elle ne peut pas payer la réparation de ses chaussures chez le pégot d'à côté, elle passe dans le petit cagibi.

- Le recoin qui est à droite avec un matelas par terre ?

- Bien sûr, et le matelas n'est pas là pour la sieste comme le prétend le cordonnier. Tu comprends ?

- Il y a longtemps qu'elle fait ça ?

- Je ne sais pas ! Je l'ai appris un jour où elle avait laissé grossir l'ardoise chez moi. Je lui en ai fait la remarque. Alors, elle a voulu que je la livre chez elle. Comme si ça tenait debout, elle passe tous les jours devant la boutique.

- Et elle a voulu...
- Evidemment ! Mais je suis parti, je l'ai vu naître cette petite, elle pourrait être ma fille. Qu'est-ce que tu veux, c'est un cercle vicieux. Le père est parti depuis longtemps. D'ailleurs, je ne l'ai jamais vu. Ils sont cinq à la maison. La mère fait des ménages et elle, Simone, travaille lorsqu'elle trouve. En ce moment elle fait un remplacement chez Boka sur la Canebière. Elle a d'abord michetonné comme toutes les débutantes. Puis, les choses ne s'arrangeant pas, en occasionnelle, elle se défend. On dirait du Zola, mais c'est sous nos yeux, dans la réalité. Tant que ça peut durer, elle n'a pas les mêmes obligations que les prostituées.
- Je sais, je connais ! Si je pouvais, il y a un corridor que je fermerais.
- Alors pourquoi tu me demandes ?
- Parce que ce que j'ai vu l'autre jour, c'est épouvantable !
- Evidemment, mais pour Fleurette c'est différent. C'est une professionnelle. Il y a des règles à respecter et elle les connaît. Avec son petit jeune ça ne pouvait pas aller bien loin. Si Amédée ne l'avait pas corrigée, il aurait manqué à la profession et se serait dévalué aux yeux des autres proxénètes.
- C'est un pourri. Il ne devait pas faire ça à Fleurette, surtout pas à elle ! Il faudrait lui casser la gueule !
- Pourquoi ? Qu'est-ce que tu crois ! Il n'y a pas de raison qu'elle ait un régime particulier. Nous n'y pouvons rien, c'est la vie et il y a longtemps que ça dure !
- Elle est moche la vie. Il n'y avait personne pour la défendre !
- Ah ! Lorsque quelqu'un est dans la merde, il y a toujours des gens pour le plaindre, gémir sur son sort. Ils se donnent un rôle à jouer. Mais s'il faut aller plus avant pour aider vraiment, alors il n'y a plus personne. Lorsque les Turcs nous ont massacrés, le monde entier nous a plaints, mais personne n'est venu nous sortir de là. Nous nous sommes soudés comme une sorte de grande famille.
- Je dois faire une livraison chez elle et j'ai peur.
- Peur de quoi ? D'Amédée ? Il ne te fera rien, tu n'es pas dans le coup.
- Non, c'est la situation qui me fait peur. Je sais. Vous comprenez monsieur Altounian ? Je sais et j'ai vu ! Qu'est-ce que je vais lui dire ?

- Rien ! Tu n'as rien à lui dire, surtout pas. Tu la diminuerais encore plus. Elle croyait être à l'écart des règles, ils viennent de les lui rappeler.

- C'est pourtant difficile de faire celui qui ne sait rien.

- Tu es en train de grandir. Tu considères peut-être trop la femme comme la mère. Nous avons tous une part de féminin et de masculin en nous. Chez toi, la case du féminin est sans doute grande, par conséquent, aujourd'hui tu es écorché. Et puis, à ton âge on ne connaît que le blanc ou le noir. Tu verras ! En grandissant, tu vas apprendre à composer des palettes de gris.

Lorsqu'on sait, il y a des jours où ça ne suffit pas !

Il existe des règles de vie dans ce monde de marginaux. Elles nourrissent ce quotidien que l'on n'a pas choisi. Elles sont écrites nulle part. Pourtant, elles résident dans les mémoires, les attitudes, elles y cultivent la précarité. Elles écrasent les uns et font taire les autres. Une famille s'implante là, plutôt qu'ailleurs. On ne choisit pas sa naissance. Elle se confond dans ce décor par une honnêteté naïve, une acceptation qui la rendent presque heureuse parce que tout devient naturel. Enfant, obligé par les adultes dans le renoncement devant ce qu'ils appellent la fatalité, Robert n'avait pas à être pour, n'avait pas à être contre, il fallait qu'il fasse avec. Sinon, désert, partir, s'évader, mais comment ? Où ? Avec qui ? Comment faire basculer tout cela ? Fermer les yeux ? Se fondre dans la masse ? Comme tous ceux qui acceptent de loin ce qui relèverait presque, pourquoi pas, de l'utilité publique ? La prostitution, cet esclavage, rien que pour s'amuser ! C'est bon de venir s'encanailler dans un quartier qui n'est pas le sien, puis de dénigrer ce coin chaud de la ville, mépris, offensant.

“ N'est-ce pas un mal nécessaire ? ... “ Il faut que jeunesse se passe ! ”

Cette tranche de vie est peut-être un cadeau particulier de la Providence. Une opportunité offerte à certains dès leur enfance, afin qu'ils gardent tout au long de leur existence le respect profond de la femme ! Curieux apprentissage !

Constater son impuissance, être dans l'impossibilité d'agir devant cette oppression, la subir, vivre l'état de faiblesse comme dans la cour de l'école communale où des drames se jouent à chaque récréation. En

classe, il n'advient que ce que le maître désire, tout passe par un ordre établi sous son contrôle. Par contre, c'est à la récré que tout se vit. Curieuse aire de jeu ! Et quel jeu ! C'est là, entre les hauts murs de clôture, autour des platanes, dans un recoin de W.C que s'apprennent les réalités de l'existence. On n'est plus dans la cour, mais sur la cour. C'est là qu'on s'explique. C'est l'enclos, loin de l'esprit de chevalerie comme au temps où l'on allait en découdre sur le pré. Tout au long de la vie d'ailleurs, à l'abri des autorités, il y a toujours une récré pour s'expliquer. L'aire de jeu prend alors des formes diverses. Dans les prisons, elle s'appelle la promenade. Quelquefois, la récré c'est en haut d'une falaise déserte pour une explication nocturne.

Ou bien elle prend les dimensions d'une barque, au large, entre deux îles, une pierre en guise de collier, un homme à la mer !

Dans la cour de la communale, de façon naturelle, spontanée, innée, les catégories d'individus sont déjà dessinées. Il y a les tondeurs, il y a les tondu. Comment, si jeunes, les uns repèrent-ils très vite les autres ? Le viol de la personnalité se cache derrière quelques billes, l'insulte envers une mère, le vol d'une gomme. Le dépouillé attend son heure, vivant dans sa précarité, espérant que plus tard il aura sa revanche.

Les trois canifs

Durant les années qui suivent la guerre de 39-40, l'école s'organise au petit bonheur, comme tout le monde d'ailleurs. Des maîtres sont absents, mobilisations, déportations, STO obligent.

Les classes, surchargées bien souvent, sont reconstituées en effectifs hétéroclites. Dans cette école communale, les deux classes de fin d'études ont été fermées. Le petit Jeannot est en CM1. Sa classe s'honore de deux lumières issues de la compression : Ernest quinze ans et le grand Romain, seize. Ils sont tout naturellement les caïds du troupeau. C'est la période où une poignée d'années représente plus qu'une génération. Ils sont l'image du chaos de cette époque, car ils ne devraient plus être là. Le premier se destine à la carrière de boxeur, c'est du moins ce qu'il prétend. Il dit fréquenter une salle d'entraînement et souvent à la récréation il fait étalage de ses dons pugilistiques. Il n'a évidemment pas d'adversaire valable. Il s'est acoquiné avec quatre de ses semblables pour former une bande dont il

est le chef. Lorsqu'on les voit se déplacer lentement, en carré, le regard fixé dans une direction, on sait qu'il va y avoir une explication. Alors, à l'abri du préau ou à la faveur d'un recoin, près des w.c, le cercle de badauds se forme pour assister au pugilat. A quatre contre un, les comptes sont vite faits. Il y a intérêt, car les instituteurs qui font les cent pas au centre de la cour comprennent vite la signification de ce type d'attroupement.

Le second, un grand au crâne rasé à cause des poux, est un solitaire. Il est sans père et sa mère a perdu la tête. Livré à lui-même, il vit comme il peut, plutôt mal que bien. Ses parents adoptifs se nomment système D et combine. De temps à autre, dans les classes voisines, il fait les poches ou les cartables pendant la récréation. Lorsque la cloche tinte, il se love sous une table du fond et seul le maître n'y voit que du feu. Tout le monde a compris mais personne ne cafte par peur des représailles évidemment. Comment s'organiser contre ces grands ? Comme par un entendement implicite les deux rois ne s'affrontent jamais. Ils ont ce sens inné des bagarreurs, l'évaluation du danger face à un adversaire qui pourrait faire mal. Ils appellent cela respecter l'autre. Tu parles !

L'instituteur de cette CMI, un homme aux cheveux blancs frisés, a perdu la foi d'enseigner et de plus, il boite. Bien qu'il n'y ait pas de rapport entre ses états d'âme et son handicap, cela n'aide pas à sa réputation auprès des élèves. De plus, souvent l'après midi à son bureau, la tête dans ses bras repliés, il fait un brin de sieste. A part ça, il est charmant !

Durant ses somnolences il confie la surveillance de la classe à un élève sympathique, classé dans la catégorie des sages. Le petit Jeannot est souvent choisi pour cette besogne, ce qui ne lui apporte pas que des amis, d'autant qu'il n'a pas d'argument pour refuser cette charge. Il doit inscrire deux colonnes au tableau, les sots et les sages. Durant la sieste, les tractations, les invectives vont bon train entre certains élèves et le juge improvisé du tableau. Droit, telle une vigie, une craie blanche en main, il essaie de se comporter au mieux. Invariablement les règlements de comptes se font à la récré.

Un jour de composition française, la dictée est un passage du livre de lecture que tout le monde reconnaît dès les premières phrases. Le maître dicte en se déplaçant devant les tableaux noirs. A la faveur de l'un de ses changements de direction, Ernest, du fond de la classe, se

glisse derrière Jeannot. Aplati sur son bureau, à l'abri du petit, il chuchote.

- Tu as entendu ? C'est la lecture de l'autre jour. Ouvre le livre sous le bureau et écarte-toi que je puisse lire sur ta copie.

- Mais il va me voir ! Le bureau est ouvert devant.

- Mais non, il est trop loin.

- J'ai pas envie de me faire gauler.

- Tu fais comme je dis, fais gaffe à ta gueule à la récré.

Tout en continuant la dictée, lentement et à reculons, le maître s'approche de nos deux compères. Brusquement, il plonge sa main par l'ouverture avant du bureau pour saisir l'objet du délit. Alors, toutes les têtes se tournent vers le tricheur. Tout le monde savait mais personne n'avait osé. Jeannot non plus n'aurait jamais risqué la tricherie. Il finit la composition près de la porte, dans l'angle purgatoire, le nez contre le mur, les mains dans le dos avec un zéro pointé en composition française.

Un matin, le maître est absent. La nouvelle fuse rapidement de bouche à oreille. C'est tellement excitant de vivre un jour de classe sans contrainte.

Cela prend tout à coup un goût d'école buissonnière autorisée. La CMI est ventilée dans les autres classes. Jeannot se retrouve au fond d'une salle, flanqué d'Ernest une table plus loin. A l'intérieur du bureau où on l'a assigné, il découvre des revues coquines, celles qui se vendent sous le manteau dans les kiosques à journaux. Ernest flaire très vite l'opportunité.

- Tu m'en passeras, on partage !

- C'est moi qui les ai trouvées. Si je te les prête, je ne les revois plus.

- On verra ça à quatre heures, à la sortie.

A la sortie, Jeannot s'est évidemment fait rouler. Pourtant, dès la porte franchie, il a couru dans la rue, tant qu'il a pu, pour échapper au partage. Mais l'autre avait de plus grandes jambes !

- Tu me les prêtes, après-demain je te les rapporte.

- Non, une après l'autre, et moi ?

- Ecoute ! Je te jure sur la tête de ma mère que tu les as vendredi.

Jurer sur la tête de sa mère a une valeur pour Jeannot, c'est une garantie, c'est sacré... mais pas pour Ernest !

Une autre fois, Jeannot a voulu s'émanciper en négociant avec un grand. Romain, au crâne toujours rasé, scrute de loin le plumier ouvert du petit. Il se glisse jusqu'à lui.

- Ils sont beaux tes canifs ! Tu en as beaucoup comme ça ?

- Non ! Seulement trois, on me les a offerts.

En effet, par les temps qui courent, il est rarissime de trouver de petits couteaux de poche comme ceux-là. Tous trois de couleur nacréée différente, bleue, rouge, jaune, ils brillent comme un miroir aux alouettes. Et l'alouette est à côté de Jeannot ! Mais il ne soupçonne pas que cette alouette a les intentions de la pie.

- J'ai des petites voitures chez moi. Je te les échange contre tes canifs.

- Comment elles sont ? Parce que mes canifs sont beaux et tu n'en trouveras pas de si tôt.

- Elles sont moulées en aluminium. J'ai une traction-avant, une Renault, une américaine, plusieurs... Tu verras, demain je t'en apporte une.

La tractation a duré plusieurs jours. Romain apportait une voiture en échange d'un canif. Puis le lendemain, il la reprenait prétextant que sa mère ne voulait pas, mais qu'il saurait la convaincre.

- Tu comprends ! Si ta mère te disait ça, tu lui obéirais. Mais t'inquiète, j'en ai en double, elle n'y verra que du feu. Donne-moi le jaune, demain je t'apporte une américaine.

- C'est sûr ?

- Tu as ma parole !

Le lendemain, en guise d'américaine, Romain embellit aux yeux de sa dupe une petite guimbarde qui en a bien besoin. Le troisième canif ne partira pas tant que deux voitures ne seront pas là. Jeannot est impératif, les affaires sont les affaires. En effet, une petite traction noire est là, le lendemain, au fond du cartable de Romain. D'un brillant neuf, ce modèle, volé dans la vitrine de la papeterie du bout de la rue, accompagné d'une dernière promesse en prime, fait partir le troisième canif. Mais le lendemain...

- Jeannot ! Ma mère s'est aperçue de la disparition de la traction. Il faut me la rendre, je la remets en place et je t'apporte une Rolls. Elle ne sait pas qu'elle existe, celle-là.

- Mais tu m'as dit que tu la convaincras.

- *Oui, mais, tu sais, en ce moment elle est malade, il faut que je la soigne. Elle se met vite en colère. T'inquiète, bientôt elle n'y pensera plus. Tu as ma parole !*

C'est ainsi que les trois canifs ont changé de propriétaire sans contrepartie. Crédule, craintif, Jeannot a mis du temps pour réaliser qu'il s'était fait rouler. Sans qu'on sache très bien pourquoi Romain a curieusement quitté l'école. Il avait donné sa parole. Le pire, c'est qu'à la maison Jeannot a inventé une histoire de brigand pour expliquer la disparition des trois canifs.

Robert a la sensation que les difficultés d'enfance ne sont rien comparées à celles d'aujourd'hui. Hier paraît toujours plus facile, nous en sommes sortis. C'est loin. Le présent est toujours chargé de bizarre, d'ignoré, d'imprévisible. Il reste à faire. Dans la cour de la communale, il y avait le coin des petits et celui des grands. Tant bien que mal on pouvait se protéger en se faisant discret. Mais aujourd'hui il n'y a plus que la cour des grands.

Il faut grandir vite ! Garder au mieux une fraîcheur d'âme et ne pas sombrer dans ce qui semble être la règle de vie de ces adultes qui nous précèdent. Cette sorte de normalité, de fatalité, qu'il faudra gérer, afin que plus tard, nous soyons assez forts pour ramer à contre courant dans le sens de l'égalité des êtres.

Ne pas faire l'Amour, mais le vivre ! Ne pas payer, mais offrir !

*Je fais un rêve d'égalité,
belle comme nativité du monde.*

J'ai soif d'éternité.

Quelques gouttes et la terre s'inonde.

*Les prisons ne sont plus,
les oiseaux vagabondent.*

*Le monde est repu
de la source féconde.*

La philosophie de l'épicier arménien ne rassure pas complètement Robert. Il faut qu'il livre. C'est lui qui doit y aller, et pas un autre ! Mais ce petit homme discret, qui ne fait pas de vague, l'a quelque part calmé, presque rassuré par son écoute, ses affirmations d'impuissante

sagesse. Robert n'a jamais soupçonné une seconde le drame qui a amené cet homme dans ce quartier.

Hasard ? Providence ? Pour lui, avril 1915, c'est dans une autre vie. Cependant, le hasard n'existe pas.

La vie organise les rencontres à des moments soudains, inattendus, surprenants, qui sont là sans doute pour aider à survivre, à passer des caps. Alors que nous pensons sombrer, elle nous rattrape en nous empoignant par les cheveux et les jours sont à nouveau, meilleurs.

Enfin ! Jusqu'à la fois prochaine.

L'arménien, portant sa valise comme nous tous, fait partie du décor. Il joue un rôle sans le savoir, tel un chargé de mission occulte laissant quelque chose d'imperceptible derrière lui, qui va germer.

Robert se présente chez Fleurette. C'est Gaby qui ouvre la porte. Pour la première fois, il est proche d'elle. Sans un mot, ils échangent un timide sourire. L'appartement est un meublé, semblable au sien. C'est un type marseillais, trois fenêtres en façade, deux pièces côté rue, deux pièces côté jardin et un corridor reliant le tout. Gaby disparaît dans une chambre. Elle parle à voix basse, sans doute avec sa mère. Robert attend. Pendant un court instant, c'est le silence. Le corridor est plongé dans la pénombre. Il est triste, sans vie. De pâles images sont accrochées aux murs. De la fenêtre donnant sur le jardin, un maigre rayon s'étire jusqu'à la porte d'entrée. Au sol, le lino gondole par endroits. Aucune odeur particulière ne flotte dans l'air, si ce n'est un vague fumet provenant de la cuisine. Aucun rideau n'égaye les fenêtres. Tout est calme, presque froid. C'est cela, le domaine de Fleurette ? Quelle différence avec l'appartement de Nelly ! Une porte entrouverte laisse apparaître la table à repasser, mais aujourd'hui Robert n'a pas le cœur à imaginer Fleurette en petite tenue. D'ailleurs elle sort, soutenue par sa fille. Quel tableau ! Elle a cent ans !

Un peignoir rose cache ses formes. Pieds nus dans des mules qui accentuent l'incertitude de son pas, elle s'avance, une main contre la cloison, un bras autour du cou de Gaby. Elle n'est pas coiffée. Son visage de pêche a pris le teint blanc des malades. Ses yeux sont oblitérés par une grosse paire de lunettes de soleil.

- Bonjour Fleurette ! Je vous apporte la commande. Où est-ce que je la mets ?

- Tu es gentil, pose ça là.

Elle se laisse tomber sur une chaise de la cuisine. Il détourne son regard tant sa déception est grande. En hâte, il vide son cageot puis se sauve. Gaby le rattrape dans l'escalier.

- Dis ! Je ne t'ai pas réglé !

- Tu n'as qu'à passer à l'épicerie, Pedro ne m'a pas donné la note.

Elle descend jusqu'à lui sur le palier d'en dessous. Elle paraît bouleversée, l'émotion lui va bien. Elle est plus belle encore. Il a une folle envie de la prendre dans ses bras, mais ce n'est peut-être pas le jour qui convient.

- Je te vois souvent dans le quartier. J'ai l'impression que tu es partout.

- Oui et non ! Je m'occupe. Au garage, je lave des voitures. Chez Pedro, je livre. Comme ça, je me fais de l'argent de poche.

- L'autre jour je t'ai aperçu chez la repasseuse. Elle t'embauche elle aussi ?

- Non, au contraire, elle m'apprend à faire mes chemises.

- Ah oui ! J'ai vu ça aussi. J'ai compté : en une semaine tu as changé trois fois de couleur. Tu te défends pas mal !

- Ah oui ? Tu crois ? Je fais ce que je peux !

- Tout de suite, nous n'avons pas le temps de parler mais si tu veux, nous pourrions nous voir à un autre moment.

- Bien sûr ! Ce soir je ne vais pas au garage...

- Non ! Pas ce soir, ma mère est fatiguée, je ne veux pas la laisser seule.

- Oui, je sais ! Je comprends ! Demain ?

- D'accord, mais pas ici dans le quartier, je ne veux pas que ta bande nous voie ensemble.

- Pourquoi ? Ils ne te diront rien !

- Peut-être, mais je ne veux pas, ils sont trop bêtes. Surtout les deux frères. Ils ne se croient pas rien ces deux-là !

- Ils ne sont pas méchants, tu sais.

- Que tu dis ! Un jour, je descendais les grands escaliers d'en haut de la rue. Ils ont tourné autour de moi en disant des âneries. Puis, le grand s'est approché. Il a voulu m'embrasser. Je lui ai donné une

gifle, il me l'a rendue et l'autre, son avorton de frère, essayait de me pincer les fesses. Je me demande ce que tu fais avec eux.

- Nous nous connaissons depuis longtemps, mais je me fous de ce qu'ils font. Je sais qu'avec eux ça ne vole pas haut.

- Tu ne leur ressembles pas. Alors si tu veux demain soir au jardin des chats, rue de la Bibliothèque, j'y serai vers six heures en sortant du lycée.

- Moi, je viens du lycée de la Corderie, je ne serai pas à l'heure pile.

- A la Corderie ? Qu'est-ce que tu apprends ?

- L'électricité !

- Mazette ! Un électricien ! A demain !

Elle lui effleure la main qu'il avait posée sur la rampe. Il dévale les escaliers deux par deux. Sa poitrine tambourine, comme si quelque chose demandait à sortir. Les boîtes aux lettres ondulant contre le mur du couloir ne reconnaissent pas le jeune homme qui tout à l'heure passait devant elles, comme s'il allait à l'échafaud.

Les jours se suivent apportant leurs controverses insoupçonnées. Robert fait sa tournée de livraisons, il trouve Nelly très excitée.

Elle semble préoccupée. Elle virevolte dans sa cuisine, range des verres, déplace une chaise, remonte un rideau. Tout juste si elle lui dit bonjour.

- Nelly ! Ça ne va pas ?

- Si ! Tout baigne, tu ne vois pas ? Je suis en pleine forme !

- Mais arrête ! Je ne comprends pas, assieds-toi !

- Il s'agit bien de s'asseoir. Je sais tout, j'ai tout entendu et ça me gonfle !

- Mais enfin, tu vas me dire ? C'est ton homme ?

- Il ne s'agit pas de lui, mais de toi !

- Qu'est-ce que j'ai fait ?

- Je sais pour Fleurette, tu parles ! Tout le quartier est au courant. Mais c'est normal, ça devait finir comme ça.

- Tu es d'accord ?

- Non, bien sûr, mais c'est de toi qu'il s'agit. Tu n'as rien à faire dans cette histoire. Ce n'est pas tes oignons.

- C'est tout de même une horreur. Je ne l'accepterai jamais.

- Reste en dehors de tout ça, ce n'est pas ton domaine. Par contre, je pense que tu fais fausse route avec Gaby.

- Comment ça, avec Gaby ?

- Oh ! Ne fais pas l'hypocrite, je sais que tu l'as revue. L'autre soir, je passais rue de la Bibliothèque, près du jardin des chats.

- Et alors ? Elle est gentille, ça n'a rien à voir avec l'histoire de sa mère.

Nelly, subitement tendre, s'approche de lui. Elle pose les deux mains sur ses épaules, son visage à fleur de lèvres.

- Robert ! J'ai pour toi des projets. Plus que ça, une idée qui trotte dans ma tête depuis longtemps. Je suis certaine que tous les deux nous pourrions vivre quelque chose de formidable. Tu ne crois pas ?

- Je ne sais pas, Nelly ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

Pour toute réponse, elle le dirige vers le canapé. Prenant sa tête à deux mains elle dévore ses lèvres, puis...

- Ecoute comme mon cœur bat !

Ce faisant, elle plaque la main de Robert sur sa poitrine. Il perçoit le cœur de Nelly sous un sein ferme qu'il touche pour la première fois.

C'est la panique !

Sa chemise, fraîchement repassée, s'entrouvre sans qu'il fasse un geste. Le peignoir de Nelly en fait autant. Tout va si vite. Il n'éprouve pas le besoin de s'enfuir comme avec la cliente de sa première expérience. Depuis les événements de ces derniers jours, Nelly est un peu passée au second plan. L'émotion à cause de Fleurette, et surtout, le premier contact avec Gaby l'ont absorbé. Evidemment, il a espéré une situation comme celle-là avec Nelly, le soir pour s'endormir. Mais il y a un monde entre les désirs et la réalité ! Ses sentiments sont faits d'un mélange d'attirance physique et de compassion pour la condition de prostituée qui est la sienne. La vie est tyrannique en imposant aux humains cet esclavage. Et puis, dans sa chambre ce n'était pas en pleine lumière. Il n'y avait pas la chaleur de son corps. Ses cheveux ne l'effleuraient pas comme maintenant. Son regard n'était pas si parlant. Son parfum, ses lèvres, sa peau n'étaient pas si vrais.

Dépouillé en un tour de mains, incapable de réaliser ce qui lui arrive, il s'étend, se laisse guider, docile. Cette tendre initiation est si bonne ! Un souhait d'adolescence qui se concrétise. Il a la sensation de

rêver... tout cela est trop...il réalise à peine lorsque les lèvres de son amante enrobent son sexe...Elle le bascule...se love sous lui, l'enlace. Leurs bouches se cherchent, se trouvent, se dévorent... Elle l'initie vers sa naissance du monde. Il prend enfin l'initiative. Il glisse en elle. Des minutes de bonheur les amènent jusqu'à la petite mort.

Leurs corps encore soudés, ils reviennent d'un joli voyage. Il se sent tout autre et la dévore de baisers. Il la découvre comme il n'osait l'espérer. Elle le guide encore dans ce moment où les corps se calment, où tout est douceur, au ralenti. A deux mains, elle lui caresse le visage, ses cheveux. Tendrement, du bout des doigts, elle dessine le contour de ses yeux clos, de son nez, de ses lèvres. Remontant jusqu'à ses tempes, elle y décrit lentement de petits cercles.

- Tu vois ? Tu comprends pour nous deux ?

- Nelly, je ne sais pas, je ne sais plus. C'est la première fois !

- menteur ! Tu m'as parlé de tes clientes de la Canebière.

- Oh non ! Ça n'a rien à voir. Maintenant je sais que ça n'a pas compté.

- Que tu crois ! Tout compte dans la vie.

- Non ! Il n'y avait pas le désir de se vouloir. Avec elles, je l'ai fait. Avec toi, je le vis. Avec elles, j'ai voulu partir de suite après.

Avec toi...

- Chut ! J'en étais sûre ! Alors, pour toi, rien ne sera assez beau ! Je vais te prendre en main. Je vais t'habiller à mon goût, je connais un tailleur rue St Fé (13). Demain matin, je te kidnappe, nous irons au restaurant sur le port. Tu aimerais un parfum ?

Rentré chez lui, Robert est dans un brouillard à la fois perturbant et délicieux. En si peu de temps, tout se bouscule. Fleurette la désillusion, Gaby et Nelly, puis Nelly et Gaby, tout s'inverse, le percute, l'inonde. Pourquoi ?

Sait-on ce qu'est une attraction ? Cette force surnaturelle, intérieure, venue d'on ne sait où ! Est-ce nous qui la fabriquons ? Par quel mystère sommes-nous responsables de son existence ? Qui la génère ? Pourquoi cette fascination qui nous élève en gravitation autour des sujets qui habitent notre être, notre âme ?

Pourquoi cette pulsion subite, alors que nous croyons maîtriser nos sens, nos raisonnements ?

Il suffit d'un mot, " tu ", d'un parfum " Nelly ", d'un geste " une main sur la rampe d'un escalier ", d'une pulsion " le corps de Nelly ", d'un regard " Gaby ". Voilà que le ventre de Robert vit tout à coup d'une étrange façon. Sa poitrine respire moins bien, des soupirs remontent en lui. Une douce mélancolie s'empare de son esprit. Alors, il part à la suite de l'objet de ses controverses. Il fait chemin avec lui... avec elles, dans ces espaces où elles évoluent. Sa nuit est faite de mille suppositions. Dans la maison juste en face, où Gaby respire. Dans cet ailleurs où Nelly doit se trouver. Puis, subitement tout s'efface momentanément dès les frémissements du corridor de Clara où règne une agitation feutrée. Commence alors une suite d'heures à vivre de présences si proches autant qu'inaccessibles. Si courte distance, sans pouvoir toucher l'être de son désir, seulement d'un mot, d'un regard. Quel prix ne donnerait-on pas pour revivre encore et encore, un moment, un instant près de ce qui est devenu tout !

Aimantation ! Oui, c'est ça ! Attirance de deux corps qui s'aiment comme ces pierres particulières qui avaient le pouvoir, le don, de s'approcher l'une de l'autre. Robert se souvient de son prof. au lycée :

" Les Asiatiques qui les découvrirent n'ont pas hésité à dire qu'elles s'aimaient "

Deux corps, deux êtres qui ne peuvent se dissocier sont appelés depuis, aimants.

Alors, cette tendance inconsciente en forme de pulsion, prend une saveur à la fois lourde, vorace, bienfaitrice, torturante, lorsque seul, sous ses draps... et puis il formule des vœux, des souhaits, des conseils de protection afin que celles qui hantent ses pensées ne soient pas malmenées, incomprises, abîmées.

(13) St Fé = Diminutif que donne les Marseillais pour désigner la rue St Ferréol.